

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Coeurs créoles, de Gilbert de Chambertrand (1958) ou l'histoire dans les plis de la littérature

Danielle Begot

Number 159, May–August 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036824ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036824ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Begot, D. (2011). *Coeurs créoles*, de Gilbert de Chambertrand (1958) ou l'histoire dans les plis de la littérature. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (159), 61–77. <https://doi.org/10.7202/1036824ar>

Tous droits réservés ©, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cœurs créoles, de Gilbert de Chambertrand (1958) ou l'histoire dans les plis de la littérature

Danielle BEGOT,
Université des Antilles et de la Guyane
Laboratoire AIHP-GEODE EA 929.

En 1958 paraît à Pointe-à-Pitre *Cœurs créoles*¹, roman d'un écrivain d'une famille de blancs créoles de la Guadeloupe, Gilbert de Chambertrand². L'œuvre, sitôt parue, reçoit un accueil élogieux dans certains milieux intellectuels locaux, la *Revue guadeloupéenne*³ et la *Société des Gens de Lettres* de Pointe-à-Pitre. D'origine vendéenne, la famille Chambertrand s'est installée en Guadeloupe à l'extrême fin du XVIIIe siècle, dans le quartier de Saint-François, à l'extrême est de la Grande-Terre⁴. Gilbert naît en 1890 à Pointe-à-Pitre où son père est pharmacien. Touche-à-tout, mais doué, il y fait carrière comme professeur de dessin puis comme photographe et bibliothécaire. Le cyclone de 1928 le chasse de l'île. Il s'établit en France, où il finit par occuper à Paris un emploi au Musée de la France d'Outre-Mer. Connu pour des pièces de théâtre représentées dans la colonie à la fin de la Première Guerre mondiale, il publie également poésies, romans, album de dessins, activités qui lui valent en 1960 l'Hibiscus d'Or aux Jeux Floraux de Guadeloupe pour ses envois de poèmes en français et en créole⁵. *Cœurs créoles*, œuvre tard venue dans la vie de l'auteur, qui a soixante-huit ans à sa parution, dont plus de

1. Imprimé à Paris ; le roman porte sur sa couverture le nom de l'auteur, le titre, la date de publication et la simple mention « 4 quai Foulon, Pointe-à-Pitre ».

2. Lara (Bettino), Fortuné (Roger), *Un héraut du régionalisme antillais, Gilbert de Chambertrand*, Basse-Terre, Impr. officielle, 1948, p. 1 sqq.

3. *La Revue guadeloupéenne*, n° 34, juillet 1958, p. 52.

4. ADG, hypothèques, arr. de Pointe-à-Pitre, transcriptions des actes de mutation, vol. 121, acte 37 du 9 octobre 1851, vente par Charles François Suandeau de Chambertrand d'une habitation inculte de 41 ha « et servant de hâte » (pour faire paître le bétail).

5. *Revue guadeloupéenne*, n° 43, janv.-févr.-mars 1961, compte-rendu des XI^e Jeux Floraux de Guadeloupe de 1960.

trente ans passés loin de son île⁶, entend raconter l'amère éducation sentimentale d'une jeune mulâtresse de Pointe-à-Pitre, Mélise. Mais s'il s'agit de l'objet premier du roman, celui-ci fait entrer dans ses préoccupations non seulement l'évocation d'un certain milieu social, mais aussi, de manière assez inattendue par rapport à la trame du récit, quelques éléments d'histoire de la Guadeloupe. De multiples questions se posent à ce sujet : pourquoi ces digressions, assez mal intégrées au reste du roman, et quelle histoire de l'ancienne colonie, devenue depuis 1946 département français d'outre-mer, racontent-elles ? Les réponses mettent en évidence la part très ambiguë du rapport au passé dans la Guadeloupe des premières années de la départementalisation, et les liens importants qui existent entre cette histoire et le milieu social de Chambertrand.

UN ROMAN À PLUSIEURS ENTRÉES

Cœurs créoles est un roman qui peut se lire à trois niveaux différents. Le premier est celui du roman d'apprentissage (mieux sans doute que roman sentimental), consacré à la jeune mulâtresse Mélise, à sa découverte des « intermittences du cœur », celui de l'amant qui s'enfuit lorsqu'il apprend qu'il va être le père de l'enfant qu'elle porte. Confrontée à la mesquinerie de la société qui l'entoure et à sa propre solitude, puisqu'elle vient de perdre son père, qui l'a élevée seul, la jeune femme reconnaît les qualités du soupirant silencieux qui l'aimait de longue date, et finit par l'épouser. C'est l'âge de Mélise, d'ailleurs, qui permet de dater le roman (née quatre ans avant le cyclone de 1928, elle en a vingt-deux quand commence le récit), qui se déroule entre 1946 et 1948 ou 1949.

Au-delà existe un deuxième niveau de lecture dont on peut se demander si ce n'est pas en réalité ce qui a le plus intéressé le romancier, trouvant ici matière à décrire des gens et des lieux qui, en dépit de l'éloignement, ont toujours fait partie de sa vie. C'est la description, d'abord, d'un petit groupe social, celui d'une bourgeoisie de couleur représentée par les trois personnages principaux du roman, des mulâtres. Le premier est Gabriel Arsène, que son infirmité, il est bossu, a fait surnommer par dérision Arsène Bosco (en créole, « mal ajusté », « de travers »⁷), commerçant de verrerie et de vaisselle fines, qui par idéalisme, déçu par l'image de la justice, a interrompu ses études de droit à Paris⁸. Viennent ensuite sa fille, Mélise, secrétaire de l'Agence des Rhumeries Industrielles Associées, et enfin l'amoureux transi de cette dernière, Pierre Sargasse, « à peine plus brun qu'Arsène », comptable à la même société, où il n'est pas trop difficile de reconnaître, sous le nom de fiction, la Société Industrielle et Agricole de Pointe-à-Pitre, propriétaire de l'usine Darbousier. A leur côté, l'auteur campe un personnage secondaire, mais important par les idées qu'il expose, Me Angèle, « Noir grand teint », avocat au barreau de Pointe-à-Pitre. Quant à Mérange, « architecte marron, plus précisément

6. *Revue guadeloupéenne*, n° 34, juillet 1958, p. 52.

7. Tourneux (Henri) et Barbotin (Maurice), *Dictionnaire pratique du créole de Guadeloupe*, Paris, Karthala – ACCT, 1990, entrée « Bosko »

8. *Cœurs créoles* (désormais CC), p. 17, 18, 19, 113.

charpentier mais pratiquant le ciment armé à l'occasion »⁹, si le lecteur doit attendre quelque cent pages pour savoir qu'il s'agit d'un mulâtre, par les allusions de l'auteur au fonctionnement en cercles clos des groupes ethno-sociaux de la Guadeloupe il peut deviner qu'il n'appartient pas au monde des Blancs créoles¹⁰.

Mais ces personnages, à l'exception peut-être d'Arsène, que l'on voit un peu évoluer dans sa sphère domestique, très limitée d'ailleurs puisqu'elle se résume à sa fille et à la « servante » Artémise, prototype de la bonne dévouée corps et âmes à ses maîtres, ne réussissent guère à imposer leur présence. Sans épaisseur ni réalité charnelle (la seule à s'en tirer avec honneur est la future petite-fille d'Arsène, bébé doté d'un solide tempérament), ils n'accrochent l'attention que parce qu'ils font corps avec la cité qui leur sert de cadre, Pointe-à-Pitre, la grande ville de la Guadeloupe et sa capitale économique. Dans cette quête de la mémoire que poursuit Chambertrand, cette « recherche du temps perdu », que l'éloignement rend plus nécessaire (il revoit son île seulement en 1963, semble-t-il, et pour un court séjour), des lieux reviennent en constance. La place de la Victoire pour commencer, la plus grande place de la ville, avec ses maisons à balcon, son kiosque à musique, ses arbres ombrés, ses bancs, ses contre-allées, les déambulations des débuts de soirée ou du dimanche, les jeux d'enfant¹¹ ; mais aussi ses rues adjacentes, Nozières, avec le magasin d'Arsène, *La Coupe fleurie*, Frébault, où se trouve la librairie que fréquente Pierre Sargasse, *La Cité des Livres*, Alexandre-Isaac, où dans une maison amie se tiennent les sauteries de l'association de danse *Les Capucines*, dont fait partie Mélise ; l'église voisine Saint-Pierre-Saint-Paul ; la darse ; une bonne partie en fait de la vieille ville, celle en tout cas qui était familière à Chambertrand, dont le père avait tenu son officine rue Bébian¹². Mais ces urbains sont de leur temps : les promenades dominicales les poussent, qui en automobile (la vieille Ford de Mérange), qui à bicyclette (Sargasse), Arsène, réfractaire au modernisme est resté fidèle à son cabriolet, à sortir de la ville, au moins sur quelques kilomètres. C'est le littoral de la Grande-Terre qui recueille leurs faveurs, plus exactement le secteur du Bas-du-Fort, sur la commune voisine du Gosier, qui garde les vestiges des anciennes défenses militaires de la rade de Pointe-à-Pitre et offre des possibilités de bains de mer, déjà signalés dans les guides touristiques de 1913 et 1931¹³. Ou alors, mais de manière plus exceptionnelle car il faut une embarcation, ils vont profiter du sable et de la mer offerts par les îlets de la baie¹⁴, qui hébergent des

9. CC, p. 19.

10. CC, p. 18 : « Il entretenait (...) des rapports sinon intimes mais cordiaux, avec des compatriotes de toute nuances, et si ces rapports ne dépassaient que rarement le plan extérieur, c'est que de séculaires traditions apposent encore au mélange des races sur le plan familial et domestique de graves et tenaces obstacles ».

11. CC, p. 105 : sur toute la sociabilité de cette époque, Raymond Boutin, *Vivre ensemble en Guadeloupe (1848-1946)*, Matoury, Guyane, Ibis Rouge, 2009.

12. Depuis 1988, une rue parallèle à la rue Bébian, à quelques pâtés de maisons, porte le nom de Gilbert de Chambertrand, mort près de Paris en 1983.

13. *Guide du touriste aux Antilles françaises*, Paris, Larose, 1913, p. 295 ; *Guide des colonies françaises, Martinique, Guadeloupe, Guyane (...)*, Paris, Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1931, p. 26.

14. CC, p. 86-103.

familles aisées, souvent des Blancs créoles, venues chercher un « changement d'air »¹⁵.

Cœurs créoles roman de Pointe-à-Pitre, donc ? Oui, dans une certaine mesure. Gaston Bourgeois, rédacteur en chef de la *Revue guadeloupéenne* au moment où sort l'ouvrage, loue le romancier pour « la puissance de sa mémoire visuelle qui lui a permis de peindre avec tant de vérité, de netteté et de fraîcheur des paysages aimés, que ses yeux ont cessé de contempler depuis près de trente ans »¹⁶. Commentaire très exact que ce rappel de l'œil du photographe-éditeur de cartes postales, à l'œuvre à Pointe-à-Pitre à la veille de la Première Guerre mondiale après une formation en France, qui s'est particulièrement attardé sur son environnement proche¹⁷ : la ville y tient la vedette (vues générales, coins particuliers qui reprennent ceux du roman, comme la place de la Victoire, la darse et la rade, les quais) ; la route vers le Gosier (« Vue pittoresque sur la route », l'îlet ...), qui passe sous les forts, est également sollicitée. Mais en même temps, aussi exacte que soit cette reconstitution (exacte mais partielle : rien n'est vu ou n'est dit du Pointe-à-Pitre misérable des faubourgs), aussi vrais que soient les paysages, tout reste souvent un peu extérieur, comme si l'expatrié n'avait pas voulu, ou pu, faire revivre les bruits et les odeurs de la ville, de ses marchés, de ses échoppes, sauf quand il se laisse aller à ses propres souvenirs, en évoquant par exemple la vie mouvementée des écuries Renard¹⁸.

Sans doute parce que la raison d'être véritable du roman se trouve ailleurs, dans le retour sur le passé de l'île, de sa capitale économique, et sur un malaise social qu'alimente toujours, cent ans après l'abolition de l'esclavage, la question des rapports de couleur. L'insertion de quelques pages d'histoire (pour l'essentiel p.30-35, 88-90, 111-112, soit onze pages sur un ouvrage qui en totalise 301), pousse d'autant plus aux interrogations qu'elles n'apportent rien à l'action, et la ralentissent plutôt. Ceci est d'autant plus évident qu'il ne s'agit pas d'un roman historique, à la différence par exemple du *Royaume de ce monde*, l'un des premiers chefs d'œuvre du Cubain Alejo Carpentier, dont Chambertrand a pu avoir connaissance, puisque Gallimard en publie la traduction française en 1954 (le *Siècle des Lumières*, en revanche, écrit dans la même période rédactionnelle que *Cœurs créoles*, lui est postérieur de quatre ans). Digressions en apparence purement gratuites, leur présence, par trois fois, et pour les deux premières à une cinquantaine de pages d'intervalle, prouve en tout cas que l'auteur les y a sciemment placées, au risque de faire passer le narrateur, Arsène, pour un pompeux bavard.

15. CC, p. 279.

16. *Revue guadeloupéenne*, n° 35, janv.-février-mars 1959, p. 52.

17. Quelques illustrations de la production de Gilbert de Chambertrand aux Arch. départementales de la Guadeloupe, (voir *Cartes postales anciennes, répertoire de la sous-série 5Fi*) ; également, « Cartes postales anciennes », collection Gerrit Van Den Boom, séries diverses, http://www.cpa-guadeloupe.fr:g_divers_2.html. Nous n'avons pu, par manque de temps, consulter les collections du musée Saint-John Perse, à Pointe-à-Pitre.

18. CC, p. 127.

L'HISTOIRE COMME PROBLÈME

Mais en allait-il de même à l'époque de la publication de l'ouvrage ? Les passages consacrés aux forts qui protégeaient Pointe-à-Pitre, à la création de la ville, à ses noms de rues, ou aux hommes célèbres de la Guadeloupe, témoignent à quel point, douze ans après le changement de statut de l'île, de colonie devenue département d'outre-mer¹⁹, la question du rapport à l'histoire locale reste taraudante et centrale. Quasi inconnue des programmes de l'enseignement secondaire (les programmes nationaux français s'appliquent à la Guadeloupe et jusqu'à des dates très récentes n'accordaient pas de place à l'histoire régionale), acceptée mais pas toujours facilitée dans ceux du primaire, où elle dépend des époques, des instructions officielles des différents ministères de l'instruction publique, de l'existence des manuels, du bon vouloir des maîtres (et de leur administration de tutelle), cette histoire restait la grande oubliée de la formation intellectuelle des Antillais. L'université, rappelons-le, est alors absente de la Guadeloupe (elle ouvre timidement en 1965), et n'existe à la Martinique que sous la forme d'une Ecole de Droit²⁰ ; la Société d'Histoire de la Guadeloupe n'a pas encore vu le jour – il a fallu attendre 1963. Dix ans avant la parution de *Cœurs créoles*, la *Revue guadeloupéenne* voyait les claires implications de ce contexte dans la difficile constitution d'un œkoumène caribéen : « Ce n'est pas en nous rivant de part et d'autre aux connaissances qui nous ont été dispensées dans nos écoles par nos diverses métropoles que nous atteindrons notre but »²¹. C'est donc d'appropriation d'un territoire, d'une histoire, de connaissances, qu'il s'agit, et ceci depuis longtemps. On le sent bien aux déclarations qui se font jour dès le début du XXe siècle, pour la première fois peut-être à la Guadeloupe, sous la plume du rédacteur de *La Guadeloupe littéraire*, Oruno Lara : « On s'étonne très souvent de ne rien connaître de l'histoire locale (...). L'histoire de notre pays reste inconnue, voilée de mystère, dans le secret d'une éternelle nuit »²² ; quelques années plus tard, un lecteur du *Bulletin pour servir à l'histoire de la Martinique*, publié à Fort-de-France sous la direction du socialiste Jules Monnerot, écrivait dans le courrier de la revue de juillet-août 1915 : « Enfin ! La Martinique aura, peut-être, comme tous les départements français sa *Revue des antiquités historiques*. A quand une association de chercheurs, constituée sur le modèle des similaires de la métropole ? », à quoi lui répondait, sans le savoir, un autre abonné : « Mais que de fautes ne seraient pas commises si on connaissait mieux l'histoire du pays »²³.

19. Loi du 19 mars 1946.

20. Sur toute cette problématique, Abenon (Lucien), Bégot (Danielle), Sainton (Jean-Pierre) [dir.], *Construire l'histoire antillaise, mélanges en l'honneur de J. Adélaïde-Merlande*, Paris, CTHS, 2002, notamment l'introduction, « Construire » (D. Bégot, p. 13-28) et « L'histoire antillaise, à quoi ça sert ? » (J.-P. Sainton, p.411- 436).

21. *Revue guadeloupéenne*, n° 22, juillet-août 1949, éditorial de Me Joseph Lative.

22. BnF, *La Guadeloupe littéraire*, n° 32 du 31 mai 1908. Ce passage est cité p. XXXI dans *La Guadeloupe dans l'histoire* (Paris, L'Harmattan, 1999), réédition de l'ouvrage de Oruno Lara *La Guadeloupe physique, économique, agricole, commerciale, financière, politique et sociale*, 1492-1900 (Paris, 1921), précédée d'un avant-propos de Oruno D. Lara, son petit-fils.

23. Archives dép. de la Martinique, *Bulletin pour servir à l'histoire de la Martinique*, n° 3-4, juillet-août 1915, p. 13. Les noms des deux lecteurs n'ont pas été communiqués par la rédaction.

On le sent, également, dans les années qui sont celles de *Cœurs créoles*, à l'attente qui entoure localement les rééditions des historiens qui ont contribué à jeter les bases de l'histoire de la Guadeloupe, voire de la Martinique voisine. Dans le deuxième semestre de 1959, la *Revue guadeloupéenne* annonce la réédition *in extenso*, avec un tirage de 1.200 exemplaires, de *L'Histoire de la Guadeloupe* d'Auguste Lacour²⁴, publiée pour la première fois à Basse-Terre entre 1855 et 1860. L'année précédente, le *Nouvelliste*²⁵ signalait que Société d'Histoire de la Martinique s'appropriait à rééditer Du Tertre, *L'Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, parue entre 1667 et 1671, qui avait déjà fait l'objet d'une réédition à Saint-Pierre, mais un siècle plus tôt²⁶ (on remarquera au passage à quel point les interrogations sur l'avenir des Antilles françaises, que ce soit dans la période qui suit l'abolition de l'esclavage, ou dans celle qui suit la départementalisation, sont propices à cette quête d'identité, même si les enjeux ne sont pas les mêmes, ni portés par les mêmes). Ce n'est pas qu'il n'y ait rien, mais il y a peu. Des ouvrages de chroniqueurs, comme Du Tertre ou Labat, des historiens du XIX^e siècle, comme Boyer-Peyreleau, parfois témoin des événements qu'il raconte, plus tard Auguste Lacour, ou l'émérite compilateur qu'a été Jules Ballet sous la III^e République, constituent un fonds indispensable, mais insuffisant.

Mais c'est aussi l'accès à cette documentation, et sa diffusion, qui posent problème. Si des ouvrages d'enseignement ont commencé à voir le jour dès le tout début du XX^e siècle, il n'empêche que tout manuel publié n'était pas forcément utilisé. Inversement, les manuels trouvent hors du public scolaire normal (et la situation, de ce point de vue, n'a pas foncièrement changé) une clientèle qui essaie de compenser soit la faiblesse des ressources, ce qui n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui, soit la faiblesse des connaissances. A l'époque où paraît *Cœurs créoles*, le manuel de géographie *Notre milieu – la Guadeloupe*, d'André Journaux et de René Parisse, avec la collaboration de Guy Lasserre, fait l'objet d'une notice flatteuse dans la *Revue guadeloupéenne* de 1959²⁷. De même, à côté d'ouvrages visant d'emblée un public d'adultes (*L'Histoire de la Guadeloupe*, d'Oruno Lara, publiée en 1921), les manuels d'histoire de la Guadeloupe d'Eugène Champon (1902), d'Oruno Lara (1923) et de Maurice Martin (1931) ont vraisemblablement joué un rôle de relais non négligeable²⁸. Parallèlement, tout ouvrage savant concernant les Antilles retient immédiatement l'attention : ainsi la *Revue guadeloupéenne*, sous la plume de Me Joseph Lative, dit toute son « admiration » pour la très

24. *Revue guadeloupéenne*, n° 38, oct.-nov.-déc. 1959.

25. *Nouvelliste*, 20 mai 1958.

26. Archives dép. de la Martinique, Jean-Baptiste Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, divisée en deux volumes ; reproduction littérale exécutée à l'imprimerie de Th. Durieu et R. de Leyritz à Saint-Pierre (Martinique), 1868.

27. *Revue guadeloupéenne*, n° 37, juillet-septembre 1959, p. 48.

28. Champon Eugène, *La Guadeloupe leçons d'histoire locale*, Paris, Librairie d'Education Nationale, [s.d. – 1902], 34 p. ; Lara (Oruno), *Histoire de la Guadeloupe (1492-1920). Edition spéciale pour les écoles de la Guadeloupe* Paris, Nouvelle Librairie universelle, 1923, 127 p. ; Lara (Oruno), *La Guadeloupe physique, économique, agricole, commerciale, financière, politique et sociale, 1492-1900*, Paris, Nouvelle Librairie universelle, 1921, 340 p. ; Martin (Maurice), *Précis d'histoire de la Guadeloupe*, Basse-Terre, Imprimerie officielle, 1931, 66 p.

belle thèse du géographe Guy Lasserre²⁹, soutenue en 1960³⁰, tandis que le journal le *Nouvelliste*, rendant hommage à l'activité de la Société d'Histoire de la Martinique, soulignait un peu plus tôt que les quatre fascicules de sa revue, *Annales des Antilles*, constituaient « une des publications les plus importantes de ces dernières années relatives à l'Histoire des Antilles »³¹. Encore fallait-il se les procurer : si Pierre Sargasse, dans *Cœurs créoles*, se voit proposer à la *Cité des Livres* des nouveautés qui arrivent de France, sans trop de délai indu, apparemment (on peut vérifier en se rapportant à la date de publications des ouvrages en France), elles ne concernent guère que des œuvres littéraires³² – et il reste, quand même, que la vision des librairies antillaises donnée par Michel Leiris, quelques années auparavant, est nettement moins louangeuse, pour ne pas dire franchement critique³³ ...

Et pour ceux qui ne pouvaient pas acheter les ouvrages, parce que trop chers, ou difficiles à trouver ? Quand les moyens le permettent, la bibliothèque privée reste encore l'élément essentiel de l'accès au savoir (Henri Bangou, l'ancien sénateur-maire de Pointe-à-Pitre, médecin, raconte dans ses mémoires le rôle joué par la bibliothèque de son père dans sa formation d'adolescent³⁴). Les bibliothèques publiques, en effet, sont quasiment inexistantes. La situation a même empiré par rapport à l'entre-deux-guerres, si l'on prend le cas de Pointe-à-Pitre, le cyclone de 1928 avait dévastée celle installée à l'hôtel de ville, où Chambertrand exerçait les fonctions de bibliothécaire, parallèlement à son poste de professeur de dessin au lycée Carnot³⁵. A la fin de la Seconde Guerre, ou juste après, des rapports convergents, celui du gouverneur de la Guadeloupe Bertaut, en 1944, et celui de l'anthropologue Michel Leiris, en 1949, mettent en évidence la situation pitoyable où se trouve la colonie. Le long rapport de Bertaut mériterait d'être cité en entier, tant il dépeint le désert local, le rendant encore moins acceptable par la comparaison

29. Huetz de Lamps (Alain), « Hommage à Guy Lasserre », Cahiers d'Outre-Mer, oct.-déc. 2001, p. 345-368 ; Buffon (Alain), « Retour sur un classique, *La Guadeloupe, étude géographique*. Hommage à Guy Lasserre », *Bull. de la Société d'Hist. de la Guadeloupe*, mai-déc. 2003.

30. *Revue guadeloupéenne*, 3^e trim. 1962, n° 48.

31. *Nouvelliste*, voir n° du 21 mai 1958.

32. CC, p. 223 ; une exception dans ces propositions littéraires, un libelle anti-gaulliste, *Vie de Phocion*, fait également partie des arrivages, très rapides cette fois-ci, puisque l'ouvrage n'est sorti en France qu'en 1948, époque où une partie du roman est censée se situer.

33. Leiris (Michel) « Perspectives culturelles aux Antilles françaises et en Haïti », dans *Politique étrangère* n° 4, 1949, p. 342 ; mise en ligne par le site Persée http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032;342X_1949_num_14_4_2800 : « prix élevés (...), délais très longs (...), erreurs fréquentes dans l'exécution des commandes ». Proximité encore sensible des années de guerre ? C'est vraisemblable, au moins pour certains points. Quant à Chambertrand, les informations qu'il donne, très précises, ne peuvent être que de seconde main, puisqu'il réside en France lorsqu'il rédige le roman : on peut supposer des renseignements transmis par courrier – peut-être par les *Galeries parisiennes*, point de vente de l'ouvrage à Pointe-à-Pitre, ce qui expliquerait que le client Sargasse ne puisse être que satisfait de ce qu'il trouve à acheter.

34. Bangou (Henri), *Ancien sénateur et maire de Pointe-à-Pitre : soixante années d'engagement politique*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 40.

35. Lara (Bettino), Fortuné (Roger), *Un héraut du régionalisme antillais (...)* op. cit., « Notice biographique » ; voir également le site en ligne de la médiathèque Achille René-Boisneuf à Pointe-à-Pitre, www.ville-pointeapitre.fr/.

qu'opère le gouverneur avec l'équipement de « la plupart des vieux pays colonisés depuis des siècles »³⁶ :

« A Basse-Terre [N.B. : la capitale politique, à près de soixante kilomètres de Pointe-à-Pitre], on trouve quelques volumes rassemblés à la Chambre de commerce, au Conseil général³⁷, à la gendarmerie, mais cela ne constitue pas un fonds suffisant de lecture permettant des états poussés et des recherches. A la Pointe-à-Pitre, il y a la Bibliothèque Schœlcher, qu'il vaut mieux passer sous silence. Dans certaines communes, on s'est contenté de mettre un écriteau « Bibliothèque municipale ». Mais l'effort n'a pas été poussé plus loin ; il n'y a pas de livres »³⁸.

Quant à l'article de Leiris, résultat du premier voyage effectué aux Antilles entre juillet et novembre 1948, qui avec celui de 1952 débouche ensuite sur le célèbre *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe*, s'il fait état d'efforts accomplis par certaines communes comme Saint-Claude, Morne-à-l'Eau et Grand-Bourg de Marie-Galante pour ouvrir au moins une salle de lecture, il note toujours l'extrême insuffisance des moyens, y compris dans les deux villes principales (Basse-Terre, désormais préfecture, et Pointe-à-Pitre, la sous-préfecture, où la bibliothèque Schœlcher est décrite « dans un état de grand abandon »³⁹). Preuve d'ailleurs de l'intérêt que suscite ce travail, qui accorde une place importante aux problèmes culturels de la Guadeloupe et de la Martinique, le rapport fait l'objet de deux entrefilets dans la *Revue guadeloupéenne*, et d'une publication locale quasi immédiate, par les soins du Comité de coordination de la Ligue de l'Enseignement (section de la Guadeloupe)⁴⁰. Dans la diffusion des connaissances, le rôle des associations culturelles est effectivement tout à fait déterminant, même si leur rayonnement est forcément limité par le milieu social très restreint où elles recrutent leurs adhérents. Par les informations qu'elles font circuler, les conférences qu'elles organisent et qu'elles font publier, comme celle prononcée en 1944 par Roger Fortuné sur l'histoire de la commune de Saint-Claude, à l'occasion de la fête patronale du bourg⁴¹, elles sont une

36. *Revue guadeloupéenne*, n° 3 du 3 février 1944 :

37. Arch. dép. de la Guadeloupe, dossier non coté, « Liste des ouvrages déposés [aux Archives départementales] par le Conseil général de la Guadeloupe le 30 octobre 1964 conformément à une délibération de la commission départementale du 22 octobre 1964 » (nos remerciements à Mme Anne Lebel, Directrice des Archives départementales de la Guadeloupe, pour nous avoir signalé cette source). La bibliothèque du Conseil général, dite aussi « départementale » après le changement de statut, comportait à cette date 513 volumes, fonds constitué par deux apports distincts : le plus ancien, 235 ouvrages provenant de l'acquisition de la bibliothèque d'Hubert Ancelin en 1931 ; le plus récent, les 278 « ouvrages imprimés en langue française, entre 1940 et 1944, au Canada et aux Etats-Unis, envoyés en Guadeloupe avant le rétablissement de relations normales avec la métropole [du fait de la guerre] ».

38. *Revue guadeloupéenne*, n° 3 du 3 février 1944, p. 62-63 : « Dans la plupart des vieux pays colonisés depuis des siècles, il en existe au moins une [de bibliothèque] dans la capitale. On peut avoir à sa disposition non seulement des bouquins de lecture courante, mais des encore des ouvrages de fonds (...) ».

39. « Perspectives culturelles (...) » *op.cit.*, p. 342 ; la *Revue guadeloupéenne* annonce dans son numéro 28 de juin 1950 l'ouverture d'une bibliothèque municipale au Lamentin, dans la région pointoise.

40. *Revue guadeloupéenne*, n° 19, janv.-févr. 1949, p. 31, n° 22 juillet-août 1949, p. 32 ; la publication figure à la bibliothèque des Archives départementales.

41. *Id.*, n° 44, 26 oct. 1944.

des pièces maîtresses d'un dispositif culturel qui mis à part l'école repose presque exclusivement sur le bénévolat.

Les manques, toutefois, sont légion, mais peut-être nulle part aussi graves qu'en histoire⁴². Le gouverneur Bertaut, dans son adresse au cercle des lecteurs de la *Revue guadeloupéenne*, le faisait bien ressortir, par comparaison avec « certaines colonies privilégiées » qui « possèdent des collections d'archives imprimées ou manuscrites, des gravures, dessins, plans et cartes, en un mot toute une masse de documents précieux à consulter pour quiconque s'intéresse aux choses du passé »⁴³; quant à la bibliothèque du Conseil général qu'il citait, on ne pouvait guère compter, dans les acquisitions Ancelin qui représentaient alors le fonds localement constitué, qu'une vingtaine d'ouvrages historiques sur un total de 235 volumes⁴⁴. Ceci explique sans doute la sortie, à des dates qui encadrent la publication de *Cœurs créoles*, par Gilbert de Chambertrand lui-même, d'un petit opuscule de vulgarisation savante sur la Guadeloupe, *La Guadeloupe économique, géographique, historique, politique, touristique en trente dialogues*, de 70 pages, dont la première édition paraît en 1957 et la dernière, la quatrième, en 1961⁴⁵. Cette forme de récit dialogué, qui peut paraître passablement artificielle (moins dans *Cœurs créoles*, où elle procède d'échanges entre Arsène et sa fille ou ses amis, sur des lieux qui ne les font pas apparaître totalement déplacés), était certainement plus familière au public de l'époque, du moins d'un certain âge. Celui de Chambertrand s'avoue ici, dans ces trente dialogues qui empruntent leur forme à de très anciens modèles pédagogiques. Le manuel d'histoire de France, présenté sous la forme des questions et réponses du catéchisme⁴⁶, tel le « best-seller » de l'abbé Claude Le Ragois (de 1684, réédité avec les compléments nécessaires jusqu'en ... 1876 !)⁴⁷, est une des références qui s'imposent; il n'est pas impossible, non plus, que *Les Vacances de Gérard*, de l'instituteur martiniquais Marc Larcher, avec les discussions qui s'opèrent autour de personnages comme le grand-père, n'aient influencé Chambertrand⁴⁸. Le rôle de l'oralité dans la

42. Bégot (Danielle) [dir.], *Guide de la recherche en histoire antillaise et guyanaise (Guadeloupe, Martinique, Saint-Domingue, Guyane XVIIe-XXe siècles)*, Paris, CTHS, sous presse, introduction : « D'une histoire « entièrement à part » à une histoire « à part entière » ? ».

43. *Revue guadeloupéenne*, n° 3 du 3 février 1944, p. 62-63.

44. Essentiellement des ouvrages du XVII^e et du XVIII^e siècles, à quelques exceptions près; ils portent aussi bien la Martinique (Thibault de Chanvalon, Adrien Dessalles) que la Guadeloupe (*Mémoire pour le chef de brigade Magloire Pélage*, 1803), accessoirement Saint-Domingue, l'essentiel toutefois concerne les premiers chroniqueurs, Du Tertre, Rochefort, Labat, et la flibuste (Exmelin, Charles Johnson, Raveneau de Lussan).

45. Paris, BnF (les Archives de la Guadeloupe ne semblent pas en posséder d'exemplaire); les références d'édition portent « 4 quai Foulon Pointe-à-Pitre », l'impression est parisienne, les tirages sont inconnus.

46. Voir les éditions de 1937 ou 1947 du *Catéchisme à l'usage des diocèses de France*, qui reprennent le modèle de tous les catéchismes français édités depuis le concile de Trente (à titre d'exemple, la leçon préliminaire du *Catéchisme et manuel national à l'usage des diocèses de France*, Tours, Mame, 1947, p. 1-2).

47. *Nouvelle Histoire de France par Le Ragois (...)*, Paris, Moroval, s.d. -1876 -; source : BnF, Gallica.

48. Bégot (Danielle), « L'histoire locale dans l'enseignement primaire de la Guadeloupe et de la Martinique à travers les deux manuels d'Eugène Champon et de Marc Larcher (1902) », dans Taffin (Dominique) [dir.], *Enseigner l'histoire dans la Caraïbe des années 1880 au début du XXI^e siècle, fragmentations, influences, perspectives*, Paris, SCEREN, CRDP, société des amis de archives et de la Recherche sur le Patrimoine culturel des Antilles, 2010, p.14-30.

transmission des connaissances savantes n'est plus à souligner, et en ce sens le choix de Chambertrand peut s'expliquer – même si parfait créolophone, à l'oral et à l'écrit, c'est le français qu'il choisit comme support, mais on sait que dans ces années le recours au créole pour des usages savants est considéré comme une parfaite incongruité, voire pour reprendre les termes de la *Revue guadeloupéenne* qui le déplore, comme une « déshonorante bouffonnerie »⁴⁹. Dans un pays où l'illettrisme (exemple donné par Leiris, 41% d'illettrés pour les seules recrues enrôlées à la Guadeloupe entre 1946 et 1951⁵⁰) a certainement moins reculé que l'analphabétisme durant ces années du passage à la départementalisation, où les rapports sociaux reflètent encore très lourdement le grand enfermement de la période esclavagiste, la transmission orale du passé est un élément qu'on ne peut négliger, mais difficile à cerner. Marie-Hélène Laumuno, dans un mémoire d'histoire soutenu en 1977, avait ainsi retrouvé des modes de dire, dans les jeux, dans les chansons, autour de la figure de quelques acteurs de l'histoire locale⁵¹. Plus en amont, le père Barbotin, étudiant en 1967 les moulins de Marie-Galante, avait rapporté des récits sur l'ancienne prospérité marie-galantaise, qui ne devaient rien à la fréquentation des archives, ni à leur réalité : l'île « ravitaillait (...) la Guadeloupe et même la Martinique ; la rade de Grand-Bourg et la baie de Saint-Louis étaient presque encombrées de nombreuses barges et grands voiliers attirés par la prospérité de tous ces moulins »⁵². Dans la même île, loin de ces visions heureuses (émanaient-elles des seuls cadres de l'usine à sucre ou des distilleries, le père Barbotin ne précise pas), quelques mares continuent aujourd'hui à être le support de croyances liées à des événements, vrais ou réinterprétés, toujours liés à l'esclavage⁵³, qui parlent de sévices ou de massacres, sans que l'élément fondateur puisse en être clairement identifié.

L'HISTOIRE DANS *CŒURS CRÉOLES*

Dans le cas du roman, où Mélise, pleine de bonne volonté à l'égard de son père (et de l'auteur...), multiplie ses interventions pour permettre à Arsène, en fait à Chambertrand, de placer ses digressions historiques,

49. *Revue guadeloupéenne*, n° 23-24, sept.- oct. 1949, p. 8.

50. Leiris (Michel), *Contacts de civilisation en Martinique et en Guadeloupe*, Paris, Presses de l'UNESCO et NRF, 1954, p. 73 ; Abou (Antoine), *L'École dans la Guadeloupe coloniale*, Paris, Editions caribéennes, 1988, p. 159. Le taux réel, calculé en impliquant les femmes et les personnes âgées, est forcément beaucoup plus grand.

51. Laumuno (Marie-Hélène), *Histoire de la Guadeloupe de 1848 à 1945 : quelques acteurs de l'histoire locale dans la mémoire populaire (à travers des expressions parlées et chantées de la tradition guadeloupéenne)*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de Jacques Adélaïde-Merlande, université des Antilles et de la Guyane, Faculté des Lettres et Sc. Humaines, 1997, 174 p.

52. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n° 7, « Les moulins de Marie-Galante », p. 47 ; cité dans *BSHG*, n° 135-136, mai-déc. 2003, « 40^e anniversaire de la Société d'Histoire de la Guadeloupe », « La quête des origines », p. 157.

53. Centre universitaire des Antilles et de la Guyane, département d'histoire, enquête de Micheline Marlin et d'Evelyne Momphilé, année 1978-1979 (dir. Jean-Luc Bonniol) : « Les mares de Marie-Galante » : deux exemples, en particulier, la mare de Pirogue, dite mare au Punch, et la mare Komobil de Grand-Bourg ; pour Pirogue, la version recueillie diffère de celle donnée dans le *Patrimoine des communes de la Guadeloupe* (Paris, Flohic, 1998).

il ne s'agit pas de légendes, d'histoire orale, de bribes d'un passé retravaillé par la mémoire – si l'on tient pour anecdotique les références, qui restent à vérifier, aux « maisons spacieuses » englouties par la mer sur le littoral des forts par le recul du littoral, et ce durant la jeunesse du romancier⁵⁴. Dans les pages consacrées au fort L'Union et à la batterie Dauphine, ou aux différents sites d'implantation de Pointe-à-Pitre⁵⁵, c'est d'une histoire savante dont il est question, appuyée sur des dates (parfois un peu flottantes, elles courent sur un siècle, mais d'autres fois très précises, comme celles qui concernent tel gouverneur ou la restitution de la Guadeloupe à la France par les Anglais, en 1763) et des documents nommément cités (carte de Bellin, 1759, plan de Nassau, 1775), qui entendent apporter de vraies connaissances historiques au lecteur. Par delà les éléments factuels, deux thèmes lui confèrent une forte unité : celui de la question des origines, celui de l'identité.

Si Chambertrand revient à plusieurs reprises, dans le roman, sur l'histoire compliquée de la naissance de la ville où habitent ses héros, sur celle de ses défenses militaires, il ne fait pas là œuvre très originale, sauf qu'il aborde la question par le biais de la fiction littéraire, procédé dont Carpentier et Césaire allaient montrer toute l'efficacité. Car le questionnement n'est pas neuf. Dès sa création en 1915, le *Bulletin pour servir à l'histoire de la Martinique*, qui comme le courrier des lecteurs permet de le constater comptait un public tout aussi bien de Guadeloupéens que de Martiniquais (surtout quand ils résidaient en France), avait lancé une rubrique intitulée « Histoire des origines ». Douze ans plus tôt, à Pointe-à-Pitre, la revue *La Guadeloupe littéraire* ne cherchait pas autre chose sous la plume de son fondateur, Oruno Lara, et de ses collaborateurs, dans ses « Pages oubliées » ; et au moment où Chambertrand publie *Cœurs créoles*, la *Revue guadeloupéenne* continue de revenir de manière récurrente sur la question. Des interrogations se croisent alors avec celles des personnages de *Cœurs créoles*, d'autant plus aisément quand l'article de la revue est de la plume de Chambertrand⁵⁶, mais surtout parce que le mécanisme cognitif est le même – moins cadré dans la revue, plus varié : recherches de Sainte-Croix de La Roncière sur l'évolution des noms des îles des Antilles françaises⁵⁷, de Rémy Nainsouta sur « Les noms caraïbes de Marie-Galante et de Dominique »⁵⁸, qui forment un vrai parallèle aux recherches de Chambertrand lui-même pour *Cœurs créoles*⁵⁹. Que la Société d'Histoire de la Guadeloupe prenne ensuite le relais dans son *Bulletin*, à partir de 1963, montre bien l'ampleur des demandes et des besoins, que ne satisfont plus forcément les rappels constants au père Labat, l'incontournable. Si la *Revue guadeloupéenne* ne le courtise pas, et ce n'est sans doute pas un hasard, deux ouvrages de fiction parus à peu près à la même date montrent en revanche le poids de cette référence

54. CC, p. 49.

55. CC, p. 30 et 31 – 35.

56. *Revue guadeloupéenne*, n° 30, oct. 1950, « Un document inédit sur De Clieu et le café » ; De Clieu (ou Des Clieux), qui introduisit le café à la Martinique au début du XVIII^e siècle, et fut gouverneur de la Guadeloupe, fait partie des personnalités historiques citées par Chambertrand dans son roman.

57. *Id.*, n°s 17 à 20, mai-juin 1944.

58. *Id.*, voir n° 31, déc. 1950.

59. CC, p. 31- 35.

dans la mémoire collective. *Cœurs créoles* lui attribue une éventuelle participation à la construction de la batterie Dauphine, au Bas-du-Fort, près de Pointe-à-Pitre (ce qui est faux au regard de ce que nous apprennent les recherches actuelles⁶⁰) ; quant à *Sapotille et le serin d'argile* de la romancière de couleur Michèle Lacrosil, où le *Nouveau Voyage aux îles d'Amérique* sert de livre de chevet à l'héroïne, il est crédité par elle de la fondation de la ville de Basse-Terre, mais avec quelques commentaires plutôt réservés, qui font écho à la mauvaise réputation que le dominicain a acquise dans la tradition populaire : « Un curieux fondateur que la ville de Basse-Terre a eu là ! Je le suspecte d'avoir été un peu corsaire, un peu négrier ... »⁶¹. Preuve, s'il en était besoin, que la quête des origines peut difficilement se dissocier des chemins de l'identité ...

Cette identité, non pas antillaise mais bien guadeloupéenne, Chambertrand tente de l'affirmer chez ses héros d'une double façon. La première recourt à une médiation qui n'était pas des plus évidentes, dans un pays dont les colonisateurs, comme dans l'ensemble du monde américain ont longtemps pensé au présent et au futur, plutôt qu'au passé (l'exemple de Saint-Domingue est sur ce point parfaitement éclairant⁶²). Mais dans son intérêt pour les « vieilles pierres », dans son rapport au monument, Chambertrand retrouve bien l'objectif poursuivi par les rédacteurs, créoles de couleur, de la *Guadeloupe littéraire* de 1908⁶³ (l'article de L.-Adolphe Lara sur les « Forts et batteries ») puis du *Guide du Touriste aux Antilles françaises* de 1913⁶⁴, rendre l'histoire des lieux visible, tangible, palpable. Pour autant, Arsène Bosco et ses amis, dans leur curiosité érudite pour les défenses de Bas-du-Fort, convainquent-ils vraiment ? Sans doute le fort Fleur d'Épée, un peu plus éloigné de Pointe-à-Pitre, attire-t-il l'attention de la presse, au moment où *Cœurs créoles* est sur le point de paraître. Jusqu'alors dans un état d'abandon avancé, en dépit des efforts du gouverneur Merwart pour le faire classer comme monument historique dès 1917⁶⁵ (le classement n'est finalement obtenu qu'en 1971, il s'agit alors du premier monument de la Guadeloupe à bénéficier de ce label), il vient de faire l'objet comme le fort

60. CC, p. 30 ; sur les défenses militaires de Pointe-à-Pitre, Anne Pérotin-Dumont, *La Ville aux îles, la Ville dans l'île, Basse-Terre et Pointe-à-Pitre, 1650, 1820*, Paris, Karthala, 2000, Bruno Kissoun, *Pointe-à-Pitre, Urbanisme et architecture (...), XVIII^e-XIX^e siècles*, Pointe-à-Pitre, Jasor, 2008 ; Patrick Bouvard et alii, « Bas-du-Fort, Le Gosier, Guadeloupe », rapport d'archéologie préventive, Hadès, Bureau d'investigations archéologiques, 33130 Balma, 2010, 215 p. (DAC Guadeloupe, Service Régional d'Archéologie).

61. *Sapotille et le serin d'argile*, Paris, Gallimard, 1960, rééd. Désormeaux, Pointe-à-Pitre/Fort-de-France, 1973, p. 45.

62. Bégot (Danielle), « Moreau de Saint-Méry et les monuments de Saint-Domingue », dans Taffin (Dominique) [dir.], *Moreau de Saint-Méry ou les ambiguïtés d'un créole des Lumières*, Fort-de-France, SAAR, Archives dép., 2006, p. 171.

63. *La Guadeloupe littéraire*, 8 mars 1908, n° 20.

64. Bégot (Danielle), « Le Guide du touriste aux Antilles françaises » de 1913, dans Laurent Tissot (dir.), *L'Attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine*, Paris, CTHS, éd. électronique, 2005, p. 29-48 ; les rédacteurs de la partie guadeloupéenne de ce guide sont le Guadeloupéen Maurice Martin et le Martiniquais Abel Sainte-Luce Banchelin, qui, entre autres fonctions, fut professeur au lycée de Pointe-à-Pitre.

65. Archives dép. de la Guadeloupe, *Journal officiel de la Guadeloupe*, n° 22, 31 mai 1917, « arrêté organisant la protection des sites et des monuments historiques à la Guadeloupe et dans ses dépendances, en date du 26 mai 1917 ».

l'Union, encore plus mal en point⁶⁶, d'un débroussaillage entrepris par Mario Petrelluzzi, futur président de la Société d'Histoire de la Guadeloupe, avec l'aide de quelques bénévoles. Un an après la publication du roman, un organisme d'Etat, la Société Immobilière et Touristique des départements d'outre-mer, créée à Paris, en prend la concession, avec des projets grandioses de mise en valeur⁶⁷. Mais en dépit de l'appel aux lecteurs de la *Revue guadeloupéenne* pour que de nombreux habitants de l'île aillent visiter Fleur d'Épée, d'autres media s'intéressent plus à l'occupation illicite de son littoral, qui risque d'amener des tensions entre baigneurs et « propriétaires » de maisons indument bâties, que la crise du logement qui sévit à la sous-préfecture ne cesse de multiplier⁶⁸. Dans *Cœurs créoles*, les personnages restent loin de tout cela, et en dépit de la beauté des fins de dimanches où le soleil semble s'attarder plus longuement sur la rade de Pointe-à-Pitre, ne réussissent pas à faire du paysage autre chose qu'un décor, qui n'accède jamais à la dignité ou à l'émotion du lieu de mémoire.

De mémoire il en est pourtant question, quand Chambertrand fait aborder par ses personnages un autre temps fort de leurs discussions, celui de leur rapport à l'histoire de la Guadeloupe, vue à travers ses grands hommes⁶⁹. Les échanges entre Arsène et ses amis tournent rapidement court, d'ailleurs, car à part le chevalier de Saint-Georges, qui par ses origines, fils d'une esclave et d'un colon (mais sa mère est simplement présentée comme « négresse », pas comme esclave), est l'incarnation directe de cette histoire, les noms proposés renvoient pour la plupart à des célébrités du monde blanc créole ou européen, dont le rapport avec la Guadeloupe est souvent distendu, voire inexistant (Barbès, qui ne fit qu'y naître, par exemple). Même Delgrès, rajouté par le romancier à la liste tirée de la publication d'Oriol éditée pour les fêtes de 1935, *Les hommes célèbres de la Guadeloupe*⁷⁰, ne suscite aucun développement particulier, à part que pour Arsène Bosco il mérite d'être cité, parce que même né à l'extérieur de l'île il en résume admirablement le caractère fait de « désintéressement et (d')indépendance ». Chambertrand n'en dit

66. Archives dép. de la Guadeloupe, 1 NN 112, Conseil général, première session ordinaire de 1917, 6^e séance (8 mai 1917) : la dégradation du fort l'Union, propriété de l'Etat, est l'objet d'une vive interpellation des services de la colonie par le conseiller Lara (« on détruit les monuments historiques rappelant notre glorieux passé »), car « des escaliers en parfait état » ont été démolis pour servir à la construction du poste de télégraphie sans fil ». La réponse des différents services concernés, qui promettent que pareil incident ne se reproduira plus, vaut d'être citée : « La construction du poste de télégraphie sans fil nécessite l'emploi de matériaux qu'on ne trouvait pas ailleurs que dans les murs du fort l'Union en désagrégation ».

67. *Revue guadeloupéenne*, n° 36, mai-juin 1959, p. 19 ; n° 46, 1^{er} trim. 1962, p. 40.

68. *Nouvelliste*, 7 mars 1958 : « Le Bas-du-Fort est-il en voie de disparition pour les baigneurs ? », article d'Omer Ninine : « Avant la dernière guerre et jusqu'aux environs de 1952, c'était un plaisir pour les citadins ou les habitants des communes de l'intérieur jouissant d'une journée de détente, que d'aller prendre le tonique bain de mer au Bas-du-Fort ». Des maisons se sont construites sur les cinquante pas géométriques, « la majorité d'entre elles (...) assez coquettes. (...) Si la commission des sites pittoresques ne freine l'invasion toujours pas justifiée de ces villas, un fâcheux précédent sera créé dont souffrirons d'autres paysages marins plus tard. La commodité d'une minorité ne saurait compromettre le bonheur collectif ».

69. CC, p. 106-118.

70. CC, p. 112. ; Oriol (T.), Basse-Terre, Impr. catholique, 1935, 353 p.

pas plus, et alors que Pointe-à-Pitre offrait la possibilité de s'arrêter sur les combats d'Ignace⁷¹, compagnon de Delgrès, il n'aborde ni les événements de 1802, ni la question de l'esclavage. C'est dans la petite plaquette historique de 1957 qu'une présentation moins sommaire de Delgrès est faite par le romancier, racontant le 28 mai 1802 et le sacrifice du Matouba (« il se fit sauter avec trois cents de ses compagnons, préférant mourir que survivre à la perte de la liberté »⁷²), qui se poursuit dans une contribution de 1960 à la *Revue guadeloupéenne*, rapide mais nettement plus engagée, où il dénonce la « duplicité et le racisme napoléoniens »⁷³. L'heure, il est vrai, voyait se multiplier les hommages, les commémorations, les comités de soutien : en 1958, justement, le *Nouvelliste* annonçait la formation d'« un comité (...) appartenant à tous les milieux pour célébrer avec éclat l'anniversaire de Delgrès (...) », et des « manifestations du souvenir » dans plusieurs communes⁷⁴, dont la *Revue guadeloupéenne* se faisait l'écho en 1962, en rapportant celles rituellement organisées tous les 27 mai par la municipalité de Saint-Claude, autour de son maire, Rémy Nainsouta : « traditionnel pèlerinage sur la stèle élevée au rond-point du Matouba, à la mémoire du héros de la liberté », avec discours, gerbe de fleurs et réception à la mairie⁷⁵.

La même revue, d'ailleurs, n'avait pas attendu ces années-là pour aborder la question du héros « volontairement laissé dans l'oubli », comme devait le nommer Marcel Esdras⁷⁶. Dès 1944 Roger Fortuné, qui allait en devenir le secrétaire de rédaction, y dénonçait dans un article cinglant l'abandon du site d'Anglemont où s'est noué le drame de Matouba, et l'absence, alors, du moindre monument à Delgrès (la stèle de Saint-Claude est érigée en 1948) :

« Partout ailleurs qu'aux Antilles, l'acte héroïque de Delgrès aurait été rappelé par un monument commémoratif. L'art et la littérature se seraient emparés de ce thème, l'auraient illustré et vulgarisé. Je préférerais voir à l'intérieur de nos maisons, et de nos cases, un tableau présentant les derniers moments de Delgrès – à l'instant où, blessé, il s'assoit à côté du brasier, prêt à le renverser (...) pour mettre le feu aux poudres – plutôt que ces *Angélus* et ces *Glaneuses* de Millet – ternes chromos qui ont perdu toute valeur artistique à force d'être plagiés »⁷⁷.

Chambertrand, dans sa satisfaction de voir mettre en circulation le *Delgrès*, navire qui à partir de 1959 a mis en liaison la Guadeloupe et ses dépendances (la décision provenait du Conseil général de la Guadeloupe, faute d'appuis des pouvoirs publics pour l'érection d'un monument), pouvait parler de « justice tardive », il n'est pas sûr, pour autant, qu'elle ait

71. Adélaïde-Merlande (Jacques), Béléus (René), Régent (Frédéric), *La rébellion de la Guadeloupe 1801-1802*, Gourbeyre, Conseil Général de la Guadeloupe, Soc. d'Hist. de la Guadeloupe, 2002.

72. *La Guadeloupe (...) historique, op. cit.*, p. 42.

73. *Revue guadeloupéenne*, n° 30, mai-juin-juillet 1960.

74. *Nouvelliste*, 23 mai 1958.

75. *Revue guadeloupéenne*, n° 47, 2^e trim. 1962. Le même article relate, juste avant, la tenue à Paris le 27 mai 1962, à l'Hôtel Moderne, place de la République, d'un rassemblement de « huit cents Antillais, Guyanais et Européens » commémorant la mort de Louis Delgrès.

76. *Revue guadeloupéenne*, n° 40, avril – mai 1960, « Delgrès héros antillais », p. 32.

77. *Id.*, n° 41, 26 oct. 1944.

été jugée suffisamment « réconfortante »⁷⁸. Car l'écart est grand entre la perception qu'il a du personnage historique, héros éminent certes, mais héros d'un temps passé et révolu, et celle qui transparaît, exactement à la même époque, dans les prises de position de certains membres de l'intelligentsia de couleur. Lorsque le Dr. Marcel Esdras évoque pour la *Revue guadeloupéenne* « Delgrès, héros antillais », c'est bien d'un homme du temps présent qu'il parle, ou du moins de son actualité : « en 1960, les héritiers de Delgrès ont à faire face à une situation qui pour être très différente de celle de 1802, ne relève pas moins de la même cause. Ils ont à résoudre de délicats problèmes économiques et humains »⁷⁹.

Quant aux personnages de *Cœurs créoles*, finalement simples récitants d'une histoire dont ils n'ont pas la maîtrise, c'est de toute manière un autre débat qui les passionne, celui des rapports que les groupes ethnosociaux entretiennent dans l'île. Remarquer qu'il s'agit là pour l'auteur d'un moyen d'exposer ses idées, en avançant derrière ses personnages, est moins souligner une évidence qu'aider à comprendre la position très particulière que ce dernier occupe dans les stratégies politiques et culturelles de l'île, à la date de parution du roman. Quand *Cœurs créoles* est publié, c'est en plein porte-à-faux que se trouve Chambertrand. Son hostilité à la négritude de Césaire, Damas, Tirolien, son agacement face à l'exaltation des racines africaines (le long discours de Me Angèle, sur les bancs de la place de la Victoire : « Pour ma part, je me soucie fort peu de renouer avec l'Afrique. Je n'oublie pas que ce sont les ancêtres des africains d'aujourd'hui qui ont vendu mon arrière-grand-père comme esclave à quelque négrier nantais. Je n'ai aucune gratitude à leur en garder. »⁸⁰), le met hors champ d'un monde qui amorce son basculement⁸¹, où ses œuvres n'ont plus leur place – si ce n'est comme témoignage d'un temps dont on ne veut plus, d'un regard⁸² que l'on rejette. Car ce temps et ce regard sont trop liés à une histoire, celle du monde colonial antillais, avec ses certitudes, ses hiérarchies, dont Chambertrand ne réussit pas à se détacher – les courtiers africains du trafic négrier qui rendent secondaire l'acheteur européen, les esclaves qui n'étaient pas plus malheureux que les engagés, et même moins, comme sa plaquette historique le donne à lire⁸³ – et dont les stéréotypes passent d'autant plus difficilement qu'il les fait endosser par ses propres personnages (le préjugé de couleur, expliqué par Arsène Bosco comme le résultat du souci des colons de préserver par l'isolement des traditions familiales et une « éducation pieusement transmise », ce qui renvoie donc à la classe et non pas à la race, comme il conclut⁸⁴).

78. *Id.*, n° 39, janv.-févr.-mars 1960.

79. *Id.* n° 40, avril-mai 1960, p. 32.

80. *CC*, p. 117.

81. Sur cette problématique, Jacques Dumont, *Lamère patrie, histoire des Antilles françaises au XXe siècle*, Paris, Fayard, 2010.

82. *Id.*, p. 228.

83. *La Guadeloupe (...) historique, op. cit.*, p. 24, question 10 « Les esclaves étaient plus à plaindre que les engagés ? – Non, car les esclaves représentaient une valeur marchande, et les maîtres avaient toujours, à défaut de cœur, un porte-monnaie. A ce titre, au moins, ils avaient plus d'égards pour les esclaves que pour les engagés ».

84. *CC*, p. 106.

Sans doute Chambertrand est-il moins univoque qu'il y paraît au prime abord. S'il rejette la négritude, si ses créations littéraires contiennent en fait à véhiculer l'idée de l'infériorité du Noir tant que celui-ci n'est pas touché par les lumières de l'Occident, il n'est pas pour autant aveuglé par ce qui vient d'Europe – « je partage vos idées sur les blancs et sur la civilisation occidentale. Nous lui devons beaucoup », dit Pierre Sargasse à Arsène Bosco, « mais il n'y a pas que du meilleur dans ce qu'elle nous apporte », tandis qu'est dénoncé le racisme des cercles parisiens à l'égard de l'ancien gouverneur Félix Eboué⁸⁵, pour qui le Conseil général de la Guadeloupe a demandé vainement, en 1944, l'érection d'une statue⁸⁶. C'est que Chambertrand reste avant tout un créole, héritier quelque part de la vieille tradition d'autonomisme blanc face à la métropole⁸⁷, et c'est bien en ce sens, même si d'autres arguments sont évoqués, que la *Revue guadeloupéenne* monte au créneau pour défendre l'Hibiscus d'Or qui lui a été attribué aux Jeux Floraux de 1960. Car le prix a manifestement causé d'assez sérieux remous, dont on devine qu'ils ne font que refléter le clivage du lectorat de la revue, dont une partie s'élève contre les articles consacrés aux mœurs, croyances et traditions locales (« des esprits chagrins, ne voulant pas avouer leur souci de tourner délibérément le dos à tout ce qui est susceptible de rappeler leurs origines africaines »⁸⁸), tandis que l'autre appelle au contraire à leur multiplication. Les œuvres primées aux Jeux Floraux s'inscrivent dans le même contexte – ainsi celles de 1958, l'année où paraît *Cœurs créoles*, récompensant pour la section poésie française un « Hommage à Christophe Colomb », Edmond Duplan, premier prix, et les « Ti-bandes » de Lucien Pierre-Louis pour le troisième, qui en représente l'implicite contrepied (« Le nègre a la gerbe attaché/ Dans l'enfer de la « Trace » il se démène et chante/Il chante en leitmotiv la gloire de Schœlcher ! »)⁸⁹. Mais Chambertrand a trop d'amis au sein du monde des lettres de la Guadeloupe d'alors – sa réelle popularité explique d'ailleurs l'allure triomphale de son bref retour en Guadeloupe, dont les photos de presse ont gardé le souvenir. Sans mentionner de nom, le président de la revue, M^e Lative, rappelle que « les Jeux Floraux sont ouverts à tous, sans distinction aucune (...) », et que chacun peut « par ses qualités de cœur et d'esprit acquérir dans le domaine des lettres le titre de chevalier, de prince, voire de roi »⁹⁰, marquant ainsi sa fidélité à l'éditorial qui deux ans auparavant, sous sa signature, avait marqué le seizième anniversaire de la *Revue guadeloupéenne*⁹¹. Si l'appel à la fierté des traditions et des origines visait évidemment les

85. CC, p. 108 : « Savez-vous quel surnom est donné au noble gouverneur noir Félix Eboué dans les cercles parisiens de la France d'outre-Mer ? (...) Gorille Ier. Et cela donne la médiocre mesure de médiocres gens dont le génie médiocre a détourné de la France tant de populations qui l'aimaient. ». A Pointe-à-Pitre il faut attendre 1962 pour qu'une statue soit érigée en ville, et par la volonté de l'association des amis de Félix Eboué.

86. ADG, Conseil général de la Guadeloupe, séance du 27 mai 1944.

87. Abenon (Lucien-René), *Petite histoire de la Guadeloupe*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 60, 74 ; Rigoulet-Roze (David), « Assimilationnisme de couleur contre autonomisme blanc, de la Révolution à l'abolition de l'esclavage de 1848 », *Pouvoirs politiques dans la Caraïbe*, revue du CRPLC, université des Antilles et de la Guyane, n° spécial 1997, p. 78-109.

88. *Revue guadeloupéenne*, voir n° 39, janv.-févr.- mars 1960, éditorial de Roger Fortuné.

89. *Id.*, voir n° 35, janv.-févr.- mars 1958, p. 22-23.

90. *Id.*, n° 43, janv.-févr.- mars 1961, p. 9.

91. *Id.*, n° 35, janv.-févr.-mars 1959.

populations qui ont pâti de la racialisation du système colonial, il récuse aussi toute interprétation « racial(e) ou politique ». Pour la rédaction, Chambertrand reste bien celui qui deux ans auparavant avait mérité le vibrant éloge du rédacteur en chef, Gaston Bourgeois, « chacun ici aime et admire Gilbert de Chambertrand, l'un des fils les plus distingués de la Guadeloupe contemporaine »⁹², et bien plus tôt encore, l'hommage de deux des piliers de la vie culturelle d'alors, Bettino Lara et Roger Fortuné, qui en 1948, dans l'ouvrage qu'ils lui avaient consacré reconnaissaient en lui un « héraut du régionalisme antillais »⁹³.

Pourtant, lorsque Gaston Bourgeois annonce la parution du roman aux lecteurs de la *Revue guadeloupéenne*, ce n'est pas pour ces qualités là qu'il le loue, faisant de *Cœurs créoles* un « roman philosophique », qui baigne « dans une atmosphère de douceur, de pureté, de paix, ou plus exactement d'apaisement ». *Cœurs créoles*, ouvrage somme toute inclassable ? Peut-être. Et finalement, sans doute pour une bonne part à cause de ses faiblesses romanesques, faisant la part belle à l'histoire, qui est ce qui reste des amours de Mélise et des discours d'Arsène Bosco. L'histoire dans les plis de la littérature, ou la littérature dans les plis de l'histoire ?

92. *Id.*, même numéro, p. 52.

93. Lara (Bettino), Fortuné (Roger), *Un héraut du régionalisme antillais*, *op. cit.*